

Le filet du pêcheur

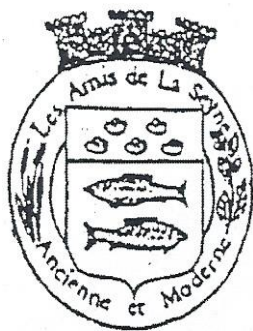
Bulletin trimestriel de liaison



***Les Amis de La Seyne
Ancienne et Moderne***

N° 130 – mars 2014
Prix : 3 €
C.P.P.A.P. N° 0418G88902
I.S.S.N. N° 0758 1564

Siège social :
Le Charles Gounod – Bât 2
Rue Georges Bizet
83500 LA SEYNE-SUR-MER
☎ / fax : 04 94 94 74 13
Lefiletdupecheur.asam@gmail.com



LES AMIS DE LA SEYNE ANCIENNE ET MODERNE

Présidente : Mme Jacqueline PADOVANI.

Directeur de la Publication : M. Bernard ARGOLAS.

Réalisation : M. Bernard ARGOLAS, Mme Germaine LE BAS et Mme Charlotte PAOLI.

Illustrations et mise en page : Mme Germaine LE BAS.

Photographies : Collections privées ou Internet libre de droits.

Le Filet du Pêcheur

N° 130

2^e trimestres 2014

Adresse e-mail : lefiletdupecheur.asam@gmail.com

LE MOT DE LA PRESIDENTE

Un hiver peu rigoureux, mais bien pluvieux et le printemps est déjà là ! Notre 130^e Filet du pêcheur paraîtra avec un peu de retard, nous vous prions de bien vouloir nous en excuser et nous vous en souhaitons bonne lecture.

Nos deux conférences de ce premier semestre 2014 :

- ✓ Le lundi 3 février, celle de M. Raoul DECUGIS sur "*les métiers de la colline*",
- ✓ Le lundi 17 mars, celle de M. Serge MALCOR sur "*les épaves autour du cap Sicié*",

ont obtenu un réel succès, car vous avez été très nombreux à répondre à notre invitation.

Un grand merci à nos deux conférenciers.

Les invitations pour notre sortie du 10 mai 2014 : "Escapade à Menton et en Italie" sont en cours. Nous espérons que vous répondrez nombreux et d'avance nous vous en remercions.

Que notre Association puisse encore longtemps transmettre l'histoire, les traditions de nos terroirs seynois, varois et régional et participer à la conservation du patrimoine.

Merci à tous ceux qui contribuent à la bonne marche de notre Société, à tous ceux qui nous apportent leur aide, sans oublier le soutien de la ville de La Seyne-sur-Mer.

Jacqueline PADOVANI

Sommaire

La Seyne-sur-Mer, vue du Pont Transbordeur.	M. Bernard ARGOLAS	Couv.1
Le Mot de la Présidente.		Couv.2
Le Carnet.		Couv.3
Photos des épaves du cap Sicié	M. Serge MALCOR	Couv.4
Conférence du 3 février 2014 : " <i>Les Métiers de la colline</i> "	M. Raoul DECUGIS	1
Conférence du 9 décembre 2013 : " <i>Trois ans après la Révolution : où en est la Tunisie ?</i> "	M. Bernard SASSO	7
Conférence du 18 novembre 2013 : " <i>Camille Claudel (1864-1943), du personnage à l'œuvre</i> "	Mme Monique BOURGUET	10
Conférence du 17 mars 2014 : " <i>Épaves autour du cap Sicié</i> "	M. Serge MALCOR	13
La galette des Rois chez les Amis de La Seyne et avis d'un concours de poésie au Pays de Jean Aicard		20
Question : Le monument aux Morts	M. Jean-Claude AUTRAN	21
Le Coin des Gourmets.	Mme Magdeleine BLANC	23
Détente.	M. André BLANC	24

(Toutes les photos de ce numéro proviennent de collections privées et d'Internet libre de droits).

"LES METIERS DE LA COLLINE"

par M. Raoul DECUGIS

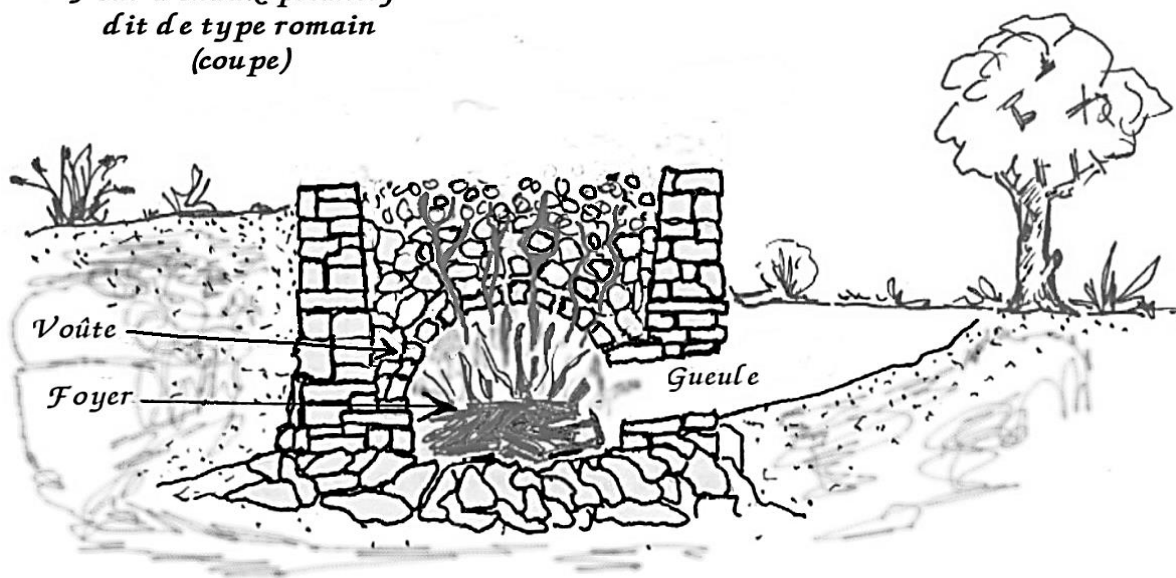
La chaux a été le seul liant utilisé jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Les Grecs en faisaient. On peut donc considérer que la chaux est utilisée depuis au moins 4000 ans !

Au 1^{er} siècle av. J.-C., VITRIVUS, un militaire, ingénieur romain, laisse un traité sur l'utilisation de la chaux pour la construction.

Les pyramides ont été bâties avec un mortier à la chaux, le Pont du Gard, les remparts de Marrakech, et que dire de la muraille de Chine qui s'étale sur des kilomètres? Tout cela tient encore bien droit, c'est donc un produit qui résiste bien au temps et est bien maîtrisé depuis la nuit des temps. Le calcaire dans son état brut contient 56 % de chaux et 44 % de gaz carbonique. Pour obtenir la chaux, il faut chauffer la pierre calcaire pour lui enlever le gaz. Pour ce faire, il fallait bâtir des fours dits de type romain. Cette pratique va durer jusqu'à la fin du XIX^e siècle. En 1812, VICAT met au point la fabrication du ciment artificiel à partir du calcaire marneux. Le dernier four de type romain a fonctionné à Fox-Amphoux en 1922.

LA CONSTRUCTION D'UN FOUR A CHAUX

*Four à chaux primitif
dit de type romain
(coupe)*



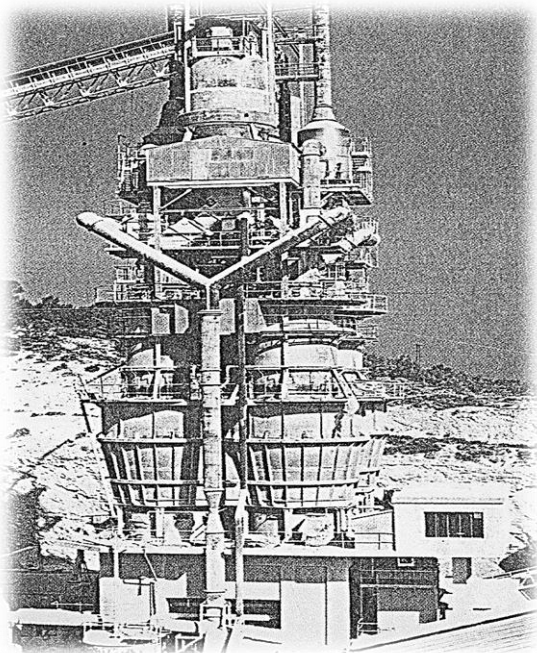
Le chauxournier devait creuser la terre ou plus souvent directement dans le calcaire. Mais du coup, il avait déjà une première charge à faire cuire. L'emplacement d'un four n'était pas choisi au hasard. En général, il était bâti sur une pente et souvent à proximité d'une carrière de pierre de taille. Les différentes corporations collaboraient entre elles : les bûcherons et les charbonniers laissaient les branches et les feuilles, matière première pour le chauxournier pour la mise à feu de son four. Il fallait chauffer à des températures de 900 à 1100° pendant plusieurs jours pour cuire la pierre.

La flamme devait être longue pour traverser la voûte en pierre sèche. Cela était possible avec du bois riche en huile comme le romarin, le filaire ou encore le chêne-kermès.



Dans le four, le chafournier bâtissait la voûte de pierre sèche, travail précis car il faudra ensuite mettre la lourde charge de calcaire. Selon la qualité du calcaire, la chauffe va durer entre quatre et huit jours !

UTILISATION DE LA CHAUX



Le calcaire donne la chaux vive dont l'usage est délicat. Elle a surtout servi pour éliminer les cadavres pendant les grandes épidémies, les tremblements de terre, inondation ou encore pendant le tsunami en Asie récemment. Après la cuisson, il fallait la mouiller, cette opération provoquait une réaction chimique dangereuse. Une fois refroidie, la chaux éteinte était alors broyée et mise en sac à l'abri de l'humidité. Mélangée au sable la chaux donne un liant de qualité. Les autres utilisations de la chaux sont : désinfecter les étables, blanchir les murs intérieurs des maisons, conserver les œufs mais également, confectionner la « bouillie bordelaise » avec une adjonction de sulfate de cuivre.

Aujourd'hui, l'entreprise Lafarge produit la chaux dans des fours à turbines à gaz. Son usage revient de nouveau dans le bâtiment.

L'OUVERTURE D'UN FOUR A CHAUX

Dans les campagnes, normalement, une fois la construction de la maison terminée, le chafournier devait remettre le terrain dans l'état premier et donc reboucher le trou. En effet, la procédure administrative pour l'ouverture d'un four était strictement réglementée. Pour obtenir l'autorisation, il fallait présenter au maire une demande écrite qui était transmise au sous-préfet puis au préfet. Celui-ci demandait alors au maire d'ouvrir une enquête d'utilité publique qui durait 15 jours. S'il n'y avait pas de réclamation, le maire accordait l'autorisation d'exploitation. Souvent situés sur des terrains communaux, les fours à chaux étaient d'un bon rapport pour la commune. Des fours à chaux, il y en a des milliers en Provence...calcaire bien entendu.

FOUR A CADE

LES TROIS SORTES DE GENEVRIER.

Le **genévrier de Phénicie** ou cade endormi qui ne pique pas et qui pousse bien en particulier sur le littoral.

Le **genévrier commun** que l'on rencontre à partir de 700 à 800 mètres d'altitude. On utilise ses fruits en cuisine pour la choucroute et les terrines. C'est une composante du gin. En France, on compte 2 distilleries d'eau de vie de genièvre dans le Nord.

Le **genévrier oxycèdre** ou cade que l'on rencontre jusqu'à 700 à 800 mètres d'altitude.

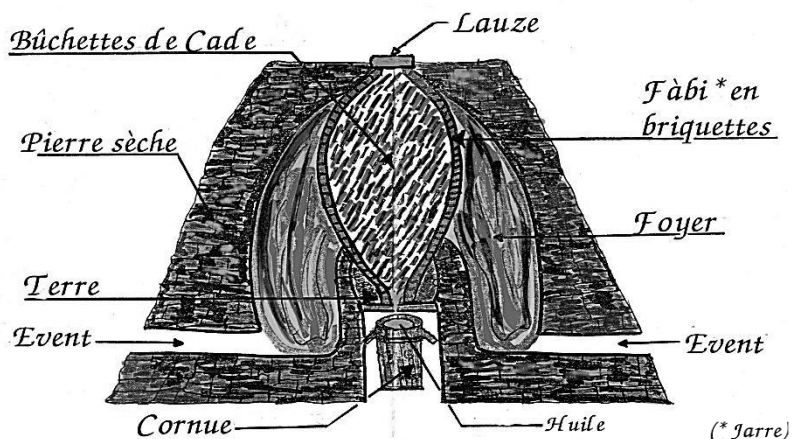
Le cade a besoin de soleil et de calcaire. Les crêtes de la Sainte-Baume font 12 km de longueur, en descendant en ligne



droite jusqu'à la mer cela représente 250 km², c'est le pays du cade. Le four le plus au Nord du Var est situé à Saint-Julien-le-Montagnier. C'est à Signes que l'on en compte le plus : 52, à Evenos 38 etc.

Avant l'arrivée du train à Toulon, l'huile de cade se produisait à la marmite. Dans une marmite remplie de bûchettes de cade qu'il fallait, une fois renversée sur une pierre plate aménagée à cet effet, chauffer tout autour à une température de 200 à 220°. L'huile coulait dans une rigole creusée sur la pierre. Le train est arrivé à Toulon en décembre 1859. C'est donc à cette date que la production est passée de la marmite familiale au four industriel. Les quatre inventeurs du four étaient des paysans du Broussan d'Evenos.

LE FONCTIONNEMENT DU FOUR



Le four est construit en pierres sèches sans fondations. A l'intérieur se trouve une jarre en briquettes réfractaires bâtie à l'argile entourée du foyer accessible sur les côtés par deux tunnels. L'alimentation du foyer ainsi que le réglage du feu se faisaient par ces événements. Une jarre pouvait contenir entre 200 et 450 kilos de bois de cade. La production variait entre 10 et 15 %. A proximité du four, l'enguentier creusait un trou, "l'étouffoir" dans lequel il jetait le

charbon de bois de cade encore chaud puis le recouvrait de terre afin d'éviter une reprise de la combustion. Ce charbon était vendu aux forgerons et aux maréchaux-ferrants. L'huile de cade vraie est un goudron obtenu par pyrogénéation.

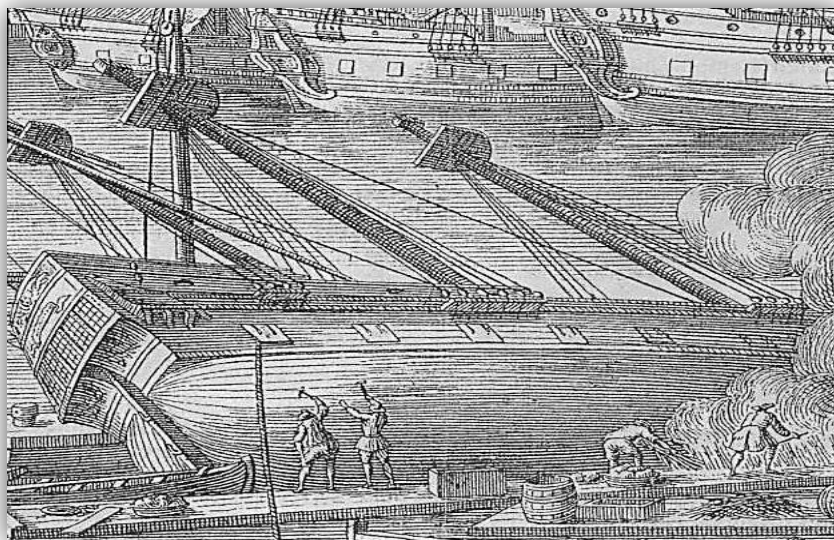
L'UTILISATION DE L'HUILE DE CADE

En pharmacie vétérinaire pour soigner le piétin du mouton, la gale du cheval.

En pharmacie humaine dans le traitement des maladies de la peau : psoriasis, eczéma, acné et autres kératoses.

LES FOURS A POIX

Dans le four à poix, il n'y a pas de jarre en briquettes. Le chargement de bois de pin se faisait directement à l'intérieur. Le feu était mis en contact avec le bois et l'orifice fermé avec une lauze bâtie à l'argile. La température était de l'ordre de 70 à 100°. La poix coulait à l'extérieur recueillie dans un seau. A la fin de la cuisson, le charbon de bois de pin était récupéré comme celui du cade.



La poix a surtout servi pour calfater les bateaux en bois jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

A l'arsenal de Toulon, les calfats passaient de la poix chaude sur le chanvre pour faire l'étanchéité du bateau, de même pour les voiles et les cordages. La poix servait également aux cordonniers.

Elle entre de nos jours dans la composition de nombreux produits industriels comme les cosmétiques, le chewing-gum et que sais-je encore ?



LA RESINE OU GEMME : LA GEMO (en provençal)



La récolte de la résine se pratique depuis la nuit des temps en Provence. En 1542, à Cuges, le gemmeur Romée REVEST vend huit quintaux de gemme au seigneur Antoine DE GLANDEVES. Ces métiers ont définitivement disparu en Provence avec la fin de la marine en bois.

LA PRODUCTION DE LA GEMME

Le gemmeur fait une entaille longue et étroite sur le tronc du pin : la care. Il place ensuite le pot Hugues (du nom de son inventeur) calé

entre une lamelle de zinc qui sert de gouttière et un gros clou. De temps en temps, la saignée va être déplacée vers le haut de l'arbre.

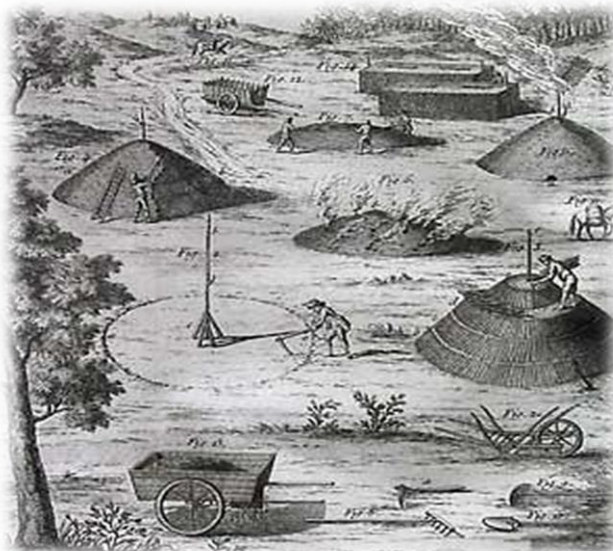
La résine est ensuite transportée dans des fûts de 200 litres pour en extraire l'essence de térébenthine. Le pin d'Alep doit avoir au moins 0,70 mètre de circonférence à un mètre du sol pour être exploité. Il peut produire de la résine pendant 60 ans pour un rendement annuel de 2 à 3 kilos. Le pin maritime produit 25 % de moins que le pin d'Alep.

L'UTILISATION DE LA GEMME

La gemme est distillée avec un alambic et donne 20 % d'essence de térébenthine et 80 % de colophane. L'essence sert pour la fabrication des peintures et vernis, des cirages et encaustiques ou encore comme combustible. La colophane se retrouve dans une multitude de produits : cire, chandelles, papier, tissus, caoutchouc, cosmétiques etc. Elle est surtout connue des musiciens jouant d'un instrument à cordes, violon, violoncelle, contrebasse, etc.

LES CHARBONNIERES

En Provence, de tout temps, le charbon de bois a été produit avec toutes sortes d'essence d'arbres. Les charbonniers étaient plus indépendants qu'ailleurs, surtout plus que ceux de l'Est de la France et ils travaillaient à la tâche. C'était un véritable métier de galérien qui demandait beaucoup de savoir-faire. Dès le XV^e siècle, les industries comme les verreries, les diverses fabriques, les forgerons, les maréchaux-ferrants, les fonderies, les fours à poix, à chaux utilisaient



énormément de bois pour leur fonctionnement. Pour éviter la déforestation, les pouvoirs publics prennent des mesures conservatoires. Le premier arrêté du Parlement de Provence date de 1555. Les grands arbres étaient réservés pour la construction des bateaux de la marine royale. Toutefois, les communes pouvaient louer leurs bois aux bûcherons et aux charbonniers. En 1998, "L'Office National des Forêts – O.N.F." donne dans le Var, 475 000 ha de bois, soit 75 % du département.

L'ARRIVEE DES ITALIENS

Le premier recensement des étrangers en France a lieu en 1851. L'arrivée des Italiens correspond au développement des industries. Par la loi du 8 août 1893, les étrangers doivent se faire inscrire sur le "Registre d'immatriculation" de la commune où ils sont employés. Entre 1897 et 1903, 160 charbonniers arrivent à Rians, Ginasservis, Pourrières et Vinon. Ces travailleurs retournent au pays l'été pour les moissons, puis reviennent en Provence pour faire le charbon. Quand les paysans provençaux désertent les campagnes, les Italiens s'installent définitivement en Provence. Il s'agit essentiellement de Bergamasques et de Piémontais

LA CABANE



Loin des villages, le charbonnier avec sa famille va rester dans la colline toute sa vie durant. Il construira deux cabanes. L'une pour l'habitation, assez grande pour loger toute la famille. L'intérieur sera aménagé modestement. L'autre cabane, petit abri de repos, servait à la surveillance de la charbonnière pendant la cuisson.

LA CONSTRUCTION DE LA CHARBONNIERE

Du grand art ! C'est le moment pour le charbonnier de démontrer tous ses talents :

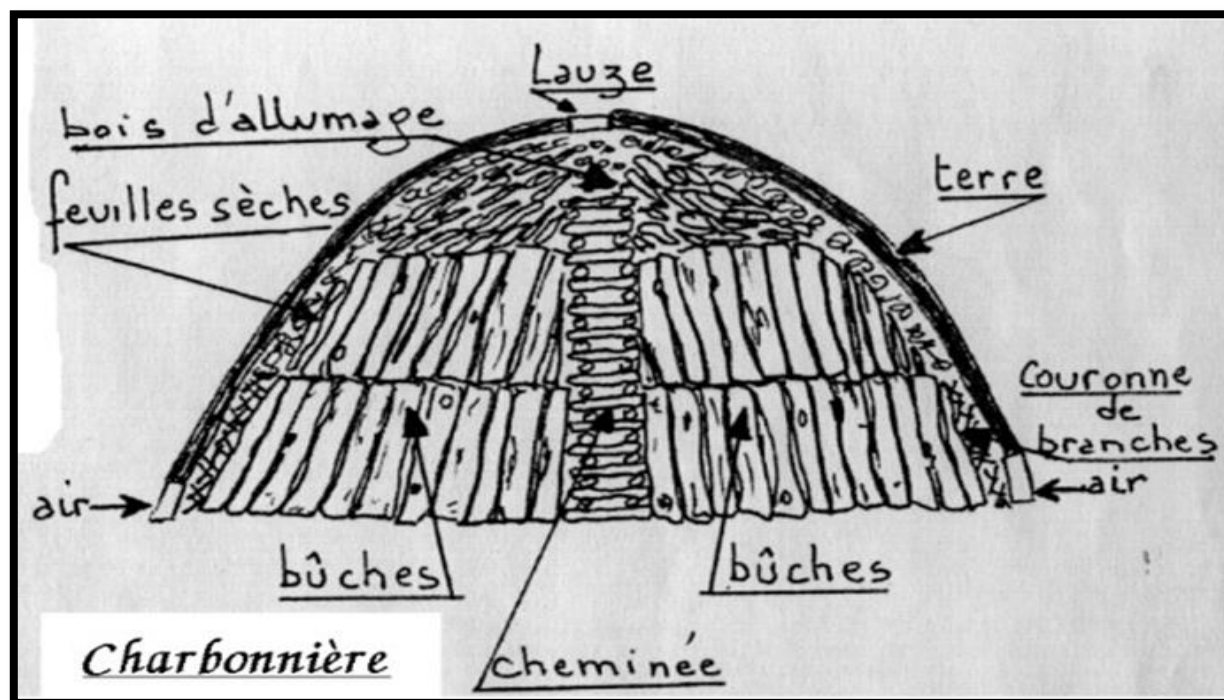
- ✓ aménager l'aire de charbonnage et ses abords,
- ✓ couper le bois et le transporter avec l'ai,
- ✓ construire la charbonnière et la faire cuire.

Le bois coupé à la hache, débranché avec la serpe est transporté avec la foughe (*l'ai*).

Pour un stère de bois, il faudra faire 6 voyages de 70 kilos par voyage et cela pendant 2 ou 3 jours. Une fois l'aire aménagée et nettoyée avec un balai confectionné avec des branches d'amélanchier, le charbonnier monte la cheminée avec des bûches refendues de 50 centimètre de long. Les branches



coupées à un mètre de haut sont serrées contre la cheminée pour former la meule et cela sur deux ou trois rangées. Finalement la charbonnière doit ressembler au dos de la tortue. Puis le charbonnier va faire la peau de la charbonnière avec un mélange de terre charbonnée et de feuilles sèches pour lui



donner l'étanchéité. Il va confectionner l'échelle de bois afin de monter sur la charbonnière pour surveiller la cuisson.

Lorsque la haie de protection contre le vent sera montée, le charbonnier mettra en pratique le dicton : "charbonnier est maître chez lui" et allumera sa charbonnière. Il devra conjuguer l'air et le feu, un art de sorcier.

LA CUISSON

La combustion va se faire lentement de haut en bas. Avec un bâton épointé, le charbonnier donne de l'air pour régler le tirage. Quand la fumée est bleue, la distillation est régulière. La nuit dans sa petite cabane, le charbonnier se tient éveillé. La charbonnière va cuire pendant plusieurs jours en fonction de sa grosseur. A la fin de la cuisson, elle aura perdu le quart de sa hauteur. Une fois refroidie, la peau sera retirée avec le râteau. Le défournage pourra commencer, lentement car le charbon est encore chaud et le vent pourrait faire repartir la combustion. Le produit varie de 20 à 25 % selon le bois. Le charbon de qualité doit être brillant, sonner comme une clochette et rester entier. Les femmes le mettaient en sacs de jute attachés avec du fil de fer. La pesée se fera avec la balance romaine. Au XIX^e siècle, dans les villes comme à la campagne, la seule énergie utilisée à la maison est le charbon de bois ; surtout le fourneau pour cuisiner, le grilloir à café, le fer à repasser, le chauffe-lit etc.

A la fin du XIX^e siècle, la révolution industrielle développe d'autres énergies : charbon de terre, pétrole, gaz naturel, énergie hydraulique, électricité, etc.

Pendant la guerre, la pénurie de pétrole, surtout pour le transport des marchandises, conduit à équiper les camions de moteurs à gazogène fonctionnant au charbon de bois. C'était déjà le "G.P.L.". Le charbon était produit dans des fours métalliques. Finalement, l'activité cesse dans les années 1950. Aujourd'hui, pour raisons de "barbecue", il est fait usage de mauvais charbon acheté en grandes surfaces. On n'arrête plus le progrès !

"TROIS ANS APRES LA REVOLUTION : OU EN EST LA TUNISIE ?"

Par M Bernard SASSO.



Mohamed BOUAZIZI

Le 17 décembre 2010, à Sidi Bouzid, bourgade agricole du centre de la Tunisie, un jeune homme du nom de Mohamed BOUAZIZI, âgé d'une vingtaine d'années et marchand ambulant de fruits et légumes, s'immolait par le feu. Il décédait début janvier 2011 dans un hôpital de Tunis. Ce geste allait ouvrir une nouvelle période dans l'histoire universelle : celle dite des "Révolutions Arabes".

Rapidement après l'immolation, des heurts allaient opposer les habitants de Sidi Bouzid aux forces de l'ordre. Aux bombes lacrymogènes utilisées par les forces de l'ordre les manifestants répondaient par des jets de pierres sur les voitures de police. Les incidents commencèrent à s'étendre à plusieurs zones de la ville puis aux villages environnants dans les jours suivants. Peu à peu la contestation prit de l'ampleur, atteignant les villes proches (Kasserine, Regueb, Thala) puis les villes plus au nord (Le Kef, Jendouba, Beja), la capitale, les grands villes côtières

(Sousse, Monastir, Sfax) et celles du sud (Mednine, Tozeur, Douz, Kebili).

Le 14 janvier le Président Zine El Abidine BEN ALI, qui régnait d'une main de fer sur la Tunisie depuis 1987, était forcé de fuir en Arabie Saoudite. Le lendemain le président de la Chambre des députés, Foued MBAZAA devenait président de la République par intérim. Ce même jour tandis que des snipers non identifiés investissaient villes et quartiers, les citoyens avec l'aide de l'armée organisaient leur autodéfense avec la création de comités de vigilance dans les quartiers. Cette création fut l'un des actes les plus importants de la jeune Révolution. Elle permit sans doute d'éviter de nombreux morts et peut-être le déclenchement d'une guerre civile. Le 17, le dernier Premier Ministre du Président BEN ALI, Mohamed GHANNOUCHI était reconduit dans ses fonctions, formant un gouvernement d'union nationale très vite contesté par une grande partie de la population. Le 30 janvier le chef du parti *Ennahdha*, Rached GHANNOUCHI revenait en Tunisie après vingt ans d'exil.

Il fut accueilli à l'aéroport de Carthage par plusieurs milliers de ses partisans. Début février tous les locaux du RCD étaient fermés et leurs activités suspendues en attendant la dissolution du parti qui aura lieu le 9 mars. Le 27 février Mohammed GHANNOUCHI était remplacé à la primature par Caïd Béji ESSEBSI. C'est ce gouvernement qui allait conduire aux élections du 23 octobre 2011. Elections qui virent la victoire du parti *Ennahdha* avec 89 des 217 sièges de l'Assemblée Nationale Constituante. Globalement les mouvements qui avaient combattu l'ancien régime (*Ennahdha*, *CPR*, *Ettakatol*) avaient été favorisés par les électeurs.

Ces trois partis (la "*Troïka*") allaient former le nouveau gouvernement présidé par Hamadi JEBALI,



Hamadi JEBALI

Premier ministre après les élections du 23 octobre 2011



Moncef MARZOUKI
Président de la République Tunisienne
à partir de décembre 2011

Les principaux ministères de souveraineté étant occupés par le parti vainqueur. Moncef MARZOUKI, opposant historique à Zine El Abidine BEN ALI était lui élu le 12 décembre Président de la République et Mustapha BEN JAAFAR devenait président de l'Assemblée Nationale Constituante.

Pendant cette période de transition le chômage est resté l'un des problèmes majeurs de la Tunisie en particulier chez les diplômés de l'enseignement supérieur. Ce chômage de masse a différentes causes : l'arrêt de plusieurs usines et entreprises pillées, saccagées, brûlées ; la fermeture d'usines et entreprises à cause de sit-in, grèves et mouvements revendicatifs ; le retour au pays de dizaines de milliers de Tunisiens fuyant la guerre civile en

Libye même si ces derniers mois un certain nombre d'entre eux ceux ont repris le chemin du pays voisin où l'insécurité règne toujours. Il est cependant nécessaire de souligner que bien avant la Révolution les faiblesses structurelles de l'économie tunisienne ne permettaient pas de résorber les nouveaux arrivants sur le marché du travail.

La période postrévolutionnaire a vu aussi une forte baisse des investissements étrangers en particulier dans le tourisme, secteur stratégique pour la Tunisie. Autre signe inquiétant : plusieurs industriels qui opéraient depuis de nombreuses années en Tunisie ont vu l'environnement social fortement se dégrader notamment dans les unités de tailles moyenne à grande.

L'inflation a explosé et frappe désormais de plein fouet les Tunisiens en particulier les plus modestes. Cette inflation est exacerbée par la situation en Libye où sont dirigés beaucoup de produits de base. Tout le sud de la Tunisie vit à l'heure actuelle de la contrebande et des trafics divers avec la Libye et l'Algérie. Parmi les plus florissants celle de la contrebande de carburant.

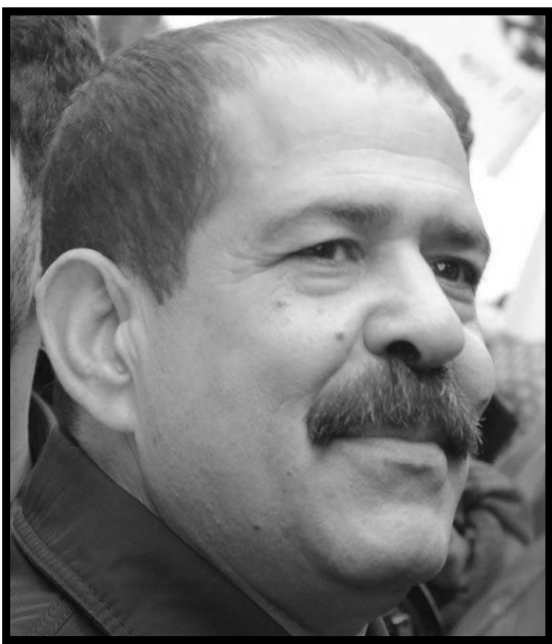
Financièrement la Tunisie est aujourd'hui sous assistance financière des grandes institutions internationales (FMI et Banque mondiale) et des prêts que lui consentent les pétromonarchies du Golfe comme le Qatar ainsi que les grandes puissances européennes.

Tous ces problèmes doivent être cependant replacés dans le contexte historique révolutionnaire, de l'absence pendant près d'un an d'institutions politiques légitimées par le suffrage universel puis par les difficultés sociales et politiques rencontrées par les gouvernements depuis les élections d'octobre 2011.

Au-delà de ces difficultés, les prochains gouvernements tunisiens auront à s'attaquer et à tenter d'apporter des solutions aux déséquilibres régionaux qui ont été l'un des moteurs essentiels de la Révolution. Avant toute chose la crise sociale de décembre 2011 fut une crise régionale.

Depuis longtemps le développement tunisien s'est fait par la littoralisation de l'économie et du peuplement urbain, provoquant un décalage de plus en plus grand entre l'Est et l'Ouest du pays. L'ouverture de l'économie tunisienne au monde suivie sous le régime du Président BEN ALI a encore plus contracté l'espace économique dynamique autour d'un triangle relativement compétitif et ouvert sur le monde décrit comme le "triangle littoral compétitif" (en gros le nord-est autour de Bizerte, Tunis et Sousse-Mahdia). Tunis a satellisé les villes petites et moyennes du Nord-est organisées en bassins d'emploi. Plus au sud, les villes du Sahel satellisées autour de Sousse ont joué le rôle de bassin d'emplois. Cette configuration régionale de l'espace tunisien s'est encore plus accentuée dans les années 90. Elle a délaissé de nombreuses régions déprimées au nord, dans le centre-ouest et au sud. La survie de ces régions est assurée en général par les cultures d'orge et de blé souvent aléatoires associées à l'élevage, par l'arboriculture sèche et enfin par l'exploitation des ressources oasiennes comme les dattes. Le bassin des phosphates de chaux de Gafsa a fait lui l'objet de suppressions drastiques d'emplois. Si elles ont permis à la Compagnie des phosphates de

Gafsa (CPG) de moderniser son exploitation et de rétablir son équilibre financier, elles se sont faites sans prévision de reconversion économique du bassin minier.



Chokri BELAÏD
Homme politique assassiné en février 2013

Les difficultés de la transition démocratique se sont accentuées au cours de l'année 2013. En février, Chokri BELAÏD, figure de l'opposition, fut assassiné. Les commanditaires de ce crime restent à ce jour mystérieux. Puis en août, le jour de l'anniversaire de la République, un autre député de l'opposition, Mohamed BRAHMI était lui aussi abattu. Ces deux assassinats ont été commis dans un climat d'exaspération et de polarisation de la société tunisienne. Depuis le début de l'année 2012, les signes inquiétants d'une radicalisation des éléments les plus extrémistes menaçant l'ensemble du processus démocratique construit depuis un an s'étaient multipliés.

Le meurtre de Chokri BELAÏD entraîna la fin du gouvernement JEBALI, un nouveau Premier Ministre, toujours issu du mouvement *Ennahdha*, fut désigné : Ali LARAYDEH, ancien ministre de l'Intérieur. Mais ce changement n'a pas mis fin à la crise secouant le pays. A la suite de la mort du député BRAHMI et sous l'égide du puissant syndicat UGTT, un "dialogue

national" démarra qui en cette fin d'année est au point mort. Ce "dialogue national" était censé trouver un consensus pour la nomination d'un nouveau premier ministre non partisan, fixer les dates des élections présidentielles et législatives, et conclure la rédaction de la Constitution.

L'année 2011 aura été marquée par le succès de la transition démocratique après une dictature de 24 ans. L'empreinte de celle-ci sur le pays sera longue à effacer tant la Révolution a bousculé des intérêts économiques et sociaux qui n'étaient pas seulement liés à l'ancien dictateur et à sa famille. L'année 2012 fut celle de l'installation d'un gouvernement islamiste issu des urnes. L'année 2013 a été une année à tout égard pleine de dangers : assassinat politiques, développement du terrorisme aux frontières algéro-tunisiennes, crise sociale et économique profonde.

Tout au long de l'année 2011 le peuple tunisien a fait la preuve de sa réelle maturité qui a émerveillé le monde. Il a chassé un régime corrompu, évité la guerre civile, organisé des élections libres, mis en place un gouvernement élu. Il a su aussi faire face à deux situations extrêmes auxquelles peu de peuple sont confrontés en même temps : une révolution à l'intérieur, une guerre civile à ses frontières suivie par des bombardements massifs par des pays étrangers à la région. Mais presque trois ans plus tard, la situation est très difficile et en cette fin d'année 2013 nul ne peut dire de quoi les prochains mois seront faits.

Addendum :

Cette conférence fut donnée à la fin 2013, au sortir d'une année très difficile pour la Tunisie. Au cours des dernières semaines un nouveau gouvernement a été installé présidé par Mehdi JOMAA et une nouvelle Constitution adoptée. Les perspectives semblent donc plus favorables à une évolution pacifique et pragmatique de la Tunisie post-Révolution.



Mehdi JOMAA

"CAMILLE CLAUDEL (1864-1943), DU PERSONNAGE A L'ŒUVRE"

Par Mme Monique BOURGUET, membre de l'Académie du Var



Méconnue jusqu'à une époque récente, Camille CLAUDEL sort de l'oubli à partir des années 1980, après l'énorme travail d'un historien claudélien Jacques CASSAR, qui ouvre la voie à la recherche de Reine-Marie PARIS et à la publication de son ouvrage en 1984 intitulé *Camille Claudel*. Le film de Bruno NUYTEN, en 1988, participe à la médiatisation de ce personnage.

Paul CLAUDEL écrit dans la préface du catalogue de l'exposition de 1951 : *"l'œuvre de ma sœur, ce qui lui donne son intérêt, c'est que toute entière elle est l'histoire de sa vie"*¹.

On peut assister à l'évolution de sa personnalité et de sa pathologie au travers de certaines de ses sculptures ou de leur destruction.

*"...Il y a toujours quelque chose d'absent qui me tourmente"*² écrit Camille à Auguste RODIN. C'est ce sentiment de vide, d'absence, qui va animer son désir de création et imprégner l'expressivité de son œuvre.

L'œuvre de Camille CLAUDEL est à revoir à la lumière de son histoire personnelle et familiale.

Camille, née le 8 décembre 1864 à Fère-en-Tardenois, en Picardie, vient au monde après un enfant mort et subira toute sa vie l'absence d'amour de sa mère Louise-Athanaïse CERVEAUX, au caractère rigide et austère.

Paul, son petit frère, né en 1868, sera son seul soutien face à l'hostilité de sa mère et de sa sœur Louise, sa cadette. On peut retenir la profondeur du lien qui unissait Camille et Paul et qui transparaît au travers de l'œuvre littéraire de l'écrivain. Elle représente pour lui l'idéal féminin comme l'amour impossible. Pour Camille, il sera le seul soutien familial au cours de ses longues années de solitude.

Camille et Paul, les deux artistes de la famille, ont trouvé chacun à leur façon, le moyen de sublimer les tourments de leur existence et la complexité de leur personnalité.

L'éclosion du talent de Camille et de ses motivations pour la sculpture commence dès son plus jeune âge. Elle a vécu dans le village de Villeneuve-sur-Fère, où se trouve la maison paternelle de Louise-Athanaïse. Dans le décor de ce paysage âpre et mystérieux, Camille trouve un trésor, l'argile qu'elle pourra modeler et cuire dans le four de son grand-père, fabricant de tuiles. A plusieurs reprises durant ses années d'internement, elle exprimera son désir de retourner vivre dans ce lieu marquant de son enfance.

La famille emménage à Nogent-sur-Seine en 1876, où elle suit l'enseignement de son premier professeur de sculpture, Alfred BOUCHER, auteur en 1878 d'un plâtre la représentant, *Jeune Fille lisant*. Une nouvelle phase de formation s'ouvre pour elle quand ils s'installent à Paris en 1881. Camille, alors âgée de 16 ans, suit les cours de l'Académie Colarossi, un des ateliers privés ouverts aux

¹ Paul Claudel, *Ma sœur Camille*, préface du catalogue de l'exposition Camille CLAUDEL, Musée Rodin, Paris, novembre-décembre 1951.

² Lettre de Camille CLAUDEL à Auguste RODIN, non datée, (probablement août 1886), n°11, p. 26-27, Archives du Musée Rodin.

femmes, exclues de l'enseignement de l'Ecole des Beaux-arts jusqu'en 1897. A cette difficulté de formation, il faut ajouter les contraintes physiques et financières qu'exige ce travail nécessitant des aides et des matériaux coûteux.

Pour pouvoir travailler, Camille aménage un atelier rue Notre-Dame-des-Champs qu'elle partage avec trois artistes anglaises, notamment Jessie LIPSCOMB.

Les premières œuvres marquantes datent de cette époque :

En 1882, *La Vieille Hélène* est leur servante alsacienne, *Victorine Brunet*, représentation de facture naturaliste, traduisant déjà la puissance et l'étrangeté qui lui sont propres.

Paul Claudel Enfant : ce bronze, fondu en 1903 par Adolphe GRUET, a été réalisé en 1884 en même temps qu'un autre buste de son frère, *Jeune Romain ou mon frère à seize ans* : réalisé en plâtre teinté, il est aussi fondu en bronze, dont un exemplaire se trouve dans les réserves du musée de Toulon.

LA RENCONTRE AVEC RODIN VERS 1882 OUVRE POUR CAMILLE LE TEMPS D'UN BONHEUR, QUI VA DURER DIX ANS.

Elle a dix-huit ans, il en a quarante-deux. Il lui ouvre l'immense atelier, 112 rue de l'Université, prêté par l'Etat pour réaliser la commande, faite en 1880, de la porte du Musée des Arts décoratifs, appelée *La Porte de l'Enfer*. Elle participe à cette œuvre gigantesque, en tant que praticienne au même titre que François POMPON, Antoine BOURDELLE, et Aristide MAILLOL, ainsi qu'à la commande des *Bourgeois de Calais*, fin 1884.

Elle devient aussi la compagne officielle de RODIN, qui ne peut, toutefois, se résoudre à quitter Rose BEURET sa compagne fidèle et dévouée.

A partir de 1888, Camille s'est installée dans un nouvel atelier boulevard d'Italie puis avenue de la Bourdonnais, non loin de celui de RODIN qu'elle retrouve dans un hôtel particulier en ruine La Folie-Neubourg, et aussi en Touraine comme hôtes payants au château de l'Islette.

C'est la période de la grande passion que traduisent les portraits de Camille, exécutés par un RODIN fasciné et incapable de se détacher de ces traits pleins de mystère : *Camille aux cheveux courts*, *le Masque de Camille Claudel*, *Camille au bonnet*, *La Pensée*. Les derniers portraits, *L'aurore*, *L'Adieu* et *La France* traduiront leur séparation progressive.

RODIN représente dans un premier temps tout pour Camille : le Maître d'abord, du même âge que sa mère, qui authentifie son talent, lui apporte tendresse et attention; il incarne aussi l'autorité et la protection qu'elle aurait pu attendre de son père. Elle devra progressivement s'en éloigner, dans un deuxième temps, pour affirmer son style propre.

Ces deux êtres particulièrement attachés à la terre et investis passionnellement dans leur métier, abordent la sculpture de la même façon instinctive, et s'influencent de façon mutuelle et réciproque, comme le montre la comparaison de quelques-unes de leurs œuvres.

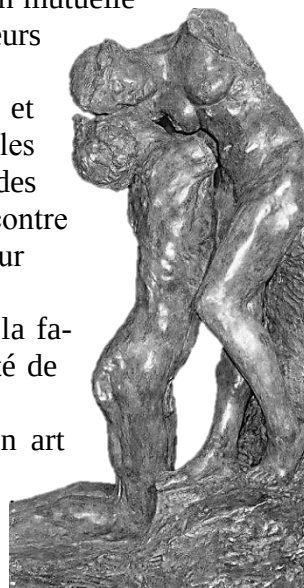
C'est avec *Sakountala*, que Camille commence à trouver son autonomie et son style propre, dans cette œuvre qui immortalise les retrouvailles de deux êtres séparés triomphant des obstacles. C'est aussi l'histoire rêvée de sa rencontre avec RODIN qu'elle voudrait à l'image de cet amour absolu.

A partir du plâtre de *Sakountala*, elle détache, à la façon des assemblages de RODIN, un fragment daté de 1889 qu'elle intitule *La Prière ou Le Psaume*.

La même année, elle atteint la plénitude de son art avec le portrait réaliste de RODIN dont le bronze sera coulé en 1892 : elle en saisit toute la personnalité énergique et l'attrait qu'il peut encore exercer sur elle.



La Prière ou Le Psaume



Sakountala

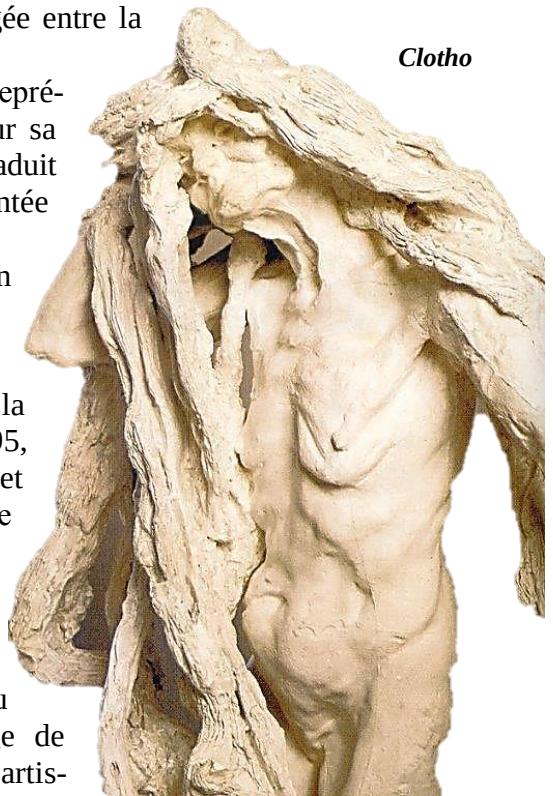
A PARTIR DE 1892, LE TEMPS DU BONHEUR FAIT PLACE AU TEMPS DES ORAGES.

Camille arrive à se libérer progressivement de l'emprise du maître mais, en même temps l'équilibre de sa vie en est ébranlé. Elle traverse une période partagée entre la désespérance et l'espoir.

La désespérance, elle la traduit dans *Clotho*, une œuvre représentant une des "parques" antiques, celle qui déroule sur sa quenouille le fil de la vie et préside à la mort. *Clotho* traduit aussi la revanche de Camille contre Rose BEURET représentée dans ce personnage affreusement décharné par l'âge. Pour Paul CLAUDEL, *Clotho* représente l'allégorie du destin de sa sœur.

En opposition à la vision effrayante de *Clotho*, Camille sculpte aussi la vie, avec *La Petite Châtelaine*, portrait de la petite fille des propriétaires du château de l'Islette. En 1895, elle en réalise trois marbres, différents par la forme et l'importance de la tresse, tous d'une grande virtuosité, dans la lignée de tous les grands portraitistes, de DONATELLO à Houdon.

Clotho



Avec *La Valse*, présentée au Salon de 1893, elle change de style, se rapprochant du milieu artistique impliqué dans l'Art Nouveau.

En 1901, Eugène BLOT diffuse une deuxième version de *La Valse*. De petite dimension, le couple évolue dans un tournoiement musical, seuls dans leur enlacement et leur passion. Cependant, en imaginant la poursuite du mouvement des danseurs, on peut constater que la femme est en déséquilibre alors que le danseur est bien stable : qu'on le retire, et la danseuse tombe...

La Valse



A PARTIR DES ANNEES 1895, L'ARTISTE VEUT SON INDEPENDANCE.

Et c'est la rupture provoquée par Camille et non par RODIN, partagé entre l'attachement à sa compagne Rose BEURET et sa passion pour sa jeune maîtresse.

En avril 1893, RODIN s'installe à Meudon avec Rose alors que Paul, soutien de Camille, est nommé vice-consul à New-York. Seule, Camille ne sort plus, s'isole d'autant plus que ses réactions passionnées la coupent de la vie sociale.



La Petite Châtelaine



*L'Age mûr
ou
la Fatalité*

Avec *L'Age mûr ou la Fatalité*, le thème du temps qui passe n'est qu'un prétexte pour Camille d'affirmer son propre génie et de dénoncer l'attitude supposée de RODIN dans ce moment capital de sa vie.

Dans la première version en plâtre de 1893, elle élabore un groupe de trois personnages symboliques liés entre eux : l'homme au centre, en déséquilibre, semble hésiter entre une jeune femme à genoux et une vieille femme qui l'attire vers elle ; mais la position de son corps dessine une oblique qui penche encore vers la jeune femme.

Une deuxième version de l'œuvre, terminée en 1898, apparaîtra au moment de la rupture définitive. Le groupe de trois n'est plus lié, un espace apparaît entre le bras de l'homme et les mains de la jeune

femme, alors que la vieille femme emprisonne l'homme

de ses deux bras. La jeune femme, le buste penché en avant, bras tendus vers l'homme qui s'éloigne, se retrouve en position instable... et la chute menace. Elle poursuit ses recherches par une série d'œuvres intimistes et de petites dimensions que l'on pourrait

Les Causeuses

mettre en parallèle avec le travail de Vuillard en peinture.



Pour *Les Causeuses*, elle sort de son univers personnel et s'inspire de l'observation de ses promenades, y travaillant avec acharnement dans la solitude de l'atelier, à partir de 1893. Le succès est immédiat, pour cette œuvre produite en onyx, en marbre, et en bronze. Encouragée, Camille va réaliser *La Vague*. Dans un espace sculptural de conception nouvelle qu'est la dimension réduite, cette œuvre s'apparente aux plus belles réalisations de l'Art Nouveau et à la célèbre estampe du même nom produite par le japonais Hokusai. Elle produit durant l'année 1898 d'autres œuvres plus commerciales, comme *Rêve au coin du feu ou femme assise devant une cheminée*, édité en 65 exemplaires par Eugène BLOT, son fondeur. Il en va de même avec *Profonde pensée ou Femme agenouillée devant une cheminée*, dont un exemplaire est exposé au musée de Draguignan.

Dans *La Fortune*, une femme aux yeux bandés, tient dans ses mains une bourse d'argent, un pied sur la roue de la fortune, en complet déséquilibre. On peut y voir une ressemblance avec le personnage féminin de *La Valse*, mais elle a perdu son partenaire... Cette jeune femme qui vacille, c'est Camille, chez qui le déséquilibre interne occupe la scène intérieure et se matérialise par cette Fortune qui semble avancer mais recule, si proche de la chute.

Installée depuis janvier 1899, quai Bourbon, elle est "*fatiguée jusqu'au désespoir*" et s'épuise pour la taille de ses œuvres. Elle veut abandonner son art et a déjà brisé une partie de ses moules. Son caractère ombrageux et un peu bizarre explique en partie la solitude, et la quasi-détresse matérielle dans laquelle elle est réduite. Elle n'est cependant pas abandonnée par ses amis, en particulier BOURDELLE : tous se mobilisent pour qu'elle puisse vendre, lui trouvant des commanditaires comme la comtesse Arthur DE MAIGRET pour son *Persée*. Conçue en 1897, cette grande réalisation de 2,45 mètres en plâtre a été détruite par l'artiste en 1912, heureusement transposée en marbre par François POMPON, son praticien habituel. Persée brandit la tête de Méduse, qui a les traits de Camille.



La Vague (détail)

*Persée
(détail)*



Telle Gorgone, elle a effectivement le pouvoir de transformer les hommes en pierre dans ses sculptures, et c'est l'époque où elle a peut-être la prémonition de l'explosion de sa psychose sous l'effet de laquelle elle va perdre effectivement la tête... C'est dans sa vie de femme qu'elle meurt.

La Niobide blessée, en bronze, n'est que la résurgence du personnage féminin de *Sakountala* et elle clôt son œuvre. Le personnage masculin disparaît, pour ne laisser que *la Niobide* percée d'une flèche. Toujours non reconnue par sa mère qui désapprouve sa conduite et l'ignore, elle perd l'appui de son maître dont elle ne veut plus supporter la tutelle artistique et la place seconde de maîtresse.

Libérée volontairement de la tutelle de RODIN, Camille a trouvé une inspiration novatrice qui s'est manifestée dans ses dernières œuvres, conçues comme des pièces d'orfèvrerie dans des matières rares. Mais elle se trouve au bout de la recherche de cet Absolu que son frère va trouver ailleurs, loin d'elle. Revenu de Chine en 1905, il y repart l'année suivante après son mariage, ne revenant en France qu'en 1909. Il la retrouve dans un état lamentable, "folle" dit-il, "sale". Camille brise régulièrement, dans ses moments de crise, ses moules et ses esquisses en plâtre, laissant seulement quelques fragments épars. Entraînée par le cataclysme de sa propre violence, elle désinvestit progressivement son œuvre de création, son inspiration se tarit, et elle est de plus en plus envahie par ses idées de persécution. Elle se met en conflit avec ses praticiens, ses commanditaires, et retourne en persécution toute tentative d'aide. Elle s'enferme dans sa conviction délirante, que rien ni personne ne peut ébranler.

Elle est internée à Ville Evrard le 10 mars 1913, sous le régime du "placement volontaire" selon la loi du 30 juin 1838. Le certificat d'internement évoque l'état de saleté et de délabrement physique de Camille, qui vit recluse dans la hantise de ses persécuteurs supposés. Les certificats médicaux ultérieurs, régulièrement rédigés comme l'exigeait la loi, attesteront de la réalité du délire de persécution à mécanisme interprétatif. Ce qui n'empêchait pas Camille de rester tout à fait lucide sur le quotidien qui ne rentrait pas dans le champ de son délire. En raison de l'approche des Allemands, elle est transférée avec tous les patients de la maison de santé à l'asile de Montdevergues, près d'Avignon, où elle arrive en septembre 1914. Elle y est officiellement admise en septembre 1915, quand sa mère s'oppose à son transfert sur la région parisienne, comme elle le fera avec fermeté en juin 1920 alors que les médecins jugeaient une stabilisation des thèmes délirants. D'ailleurs sa mère n'est jamais allée lui rendre visite dans cet asile où Camille ne voudra jamais utiliser l'argile qu'on lui donnait, pensant à tort qu'on voulait exploiter son travail.

Il faut resituer ce drame dans le contexte social de l'époque, où la "folie" était une tare, où le souci du "qu'en dira-t-on" dominait, et où la chimiothérapie anxiolytique était inconnue, découverte seulement dans les années cinquante.

Longtemps après la rupture, dont il fut très affecté, RODIN continuera de se soucier de Camille, lui adressant directement ou indirectement de l'argent ou intervenant en coulisse pour faciliter une commande. Paul, retiré dans son château de Brangues à partir de sa retraite prise en 1935, ne manquera jamais une occasion pour manifester sa rancœur envers RODIN qui lui a "volé" sa sœur. Ses longs séjours à l'étranger, son ambivalence, sa peur plus ou moins consciente de la folie, peuvent éclairer les raisons de la rareté de ses visites à Montdevergues, dénombrées à 15 en 30 ans. Il exprimera plus tard son sentiment de culpabilité et ses regrets.

Camille s'éteint le 19 octobre 1943 dans un état de détérioration psychique et de délabrement physique marqué, probablement lié autant à ses habitudes alimentaires et à ses craintes d'empoisonnement qu'aux conséquences des restrictions liées à l'occupation allemande. Paul n'assistera pas aux obsèques de Camille, ensevelie dans le carré du cimetière de Montfavet réservé aux pensionnaires de Montdevergues. Les ossements ont été mis ensuite dans une fosse commune. Les restes de sa dépouille sont encore en exil... Pétrifiée dans sa psychose pendant de longues années, la grâce de Camille renaît avec la mise à l'honneur de ses œuvres d'art, issues du mystère de sa création.



La Joueuse de flûte (détail)

"ÉPAVES AUTOUR DU CAP SICIÉ"

par M. Serge MALCOR

Né à La Seyne, pharmacien de profession, Serge MALCOR a pratiqué de nombreux sports, de la voile au judo, du cyclisme à l'escalade, du kayak à la spéléologie, du ski à la natation, etc. Mais, par-dessus tout, depuis 1958, et pendant près de 40 ans, il a pratiqué la plongée autonome. Fondateur et président du Jonquet Kayak Club, club de plongée à vocation archéologique, il a réalisé une prospection sous-marine systématique des alentours du cap Sicié (de Saint-Elme à Sanary) de zéro à -55m.

LE TROMBLON

Le Tromblon était une chaloupe canonnière à hélice comme l'Arbalète, l'Arc, la Hache, la Mitrailleuse, l'Épée ou l'Alerte. Mise en chantier le 15 janvier 1873 d'après les plans de M. BERRIER-FONTAINE, il recevait son moteur le 27 mars 1874 et était ainsi mis à l'eau le 20 janvier 1875 à Toulon. Petit bâtiment en fer, il mesurait 23,67 m de long et 7,44 m de large, et jaugeait 189 tonneaux. Propulsé par une machine à vapeur de 450 CV des établissements

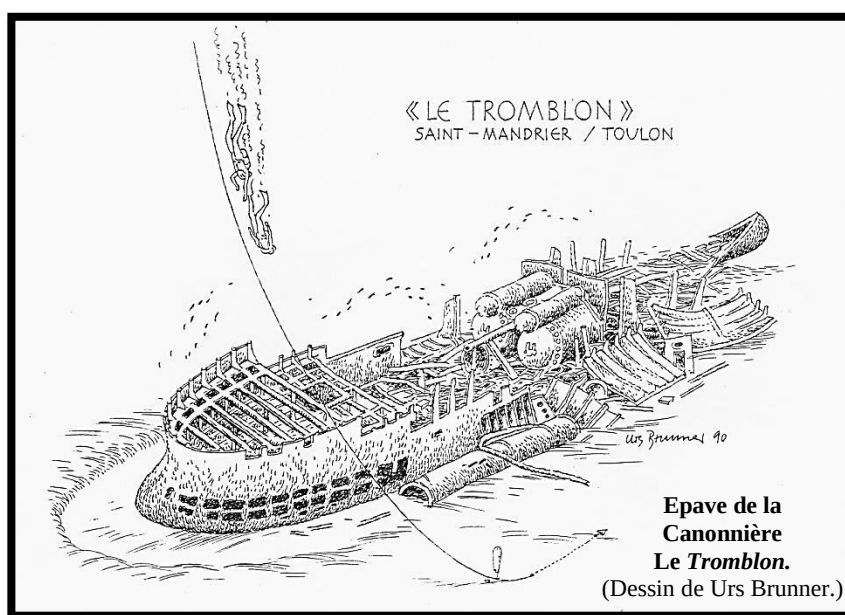
Claparède, il atteignait 9 nœuds à 180 tr/min. Une mâture et des voiles étaient prévues : Une brigantine de 125 m² et un foc de 96 m². Son effectif était de 25 personnes et ses premiers essais sous le commandement du lieutenant de vaisseau DE PAYAN furent jugés satisfaisants. La petite canonnière consommait 5 250 kg de charbon par jour ! Son armement était composé de deux pièces :

- ✓ Un canon de 24 mm fretté, modèle 1870, sur l'avant dans l'axe du navire, sans pointage de direction. L'alignement ne pouvait donc se réaliser que par la manœuvre du bâtiment ! Ce canon pouvait se régler en hauteur jusqu'à 31 encablures, position où la culasse touchait le pont et donc le canon ne pouvait pas atteindre sa portée maximum qui était de 41 encablures. N'ayant pas de pointage de direction, celui-ci ne pouvait s'obtenir que par la manœuvre du bâtiment entier. Selon les dires du commandant, il fallait "faire du tir au vol".
- ✓ Un canon rayé de 12 mm à l'arrière, permettant la défense latérale, qui fut par la suite remplacé par un canon de 10 cm modèle 1875.

Le seul fait de guerre de cette chaloupe fut sa participation à la campagne de Tunisie en juillet et août 1881 sous le commandement du lieutenant de vaisseau BABEAU. Le Tromblon se rendit successivement à Sfax, Gabes, Djerba, Mehedra, le cap Bon et la Goulette. Après son retour à Toulon il ne fut plus utilisé.

Le 13 août 1898, il est proposé comme cible d'exercice, et c'est le 21 octobre de cette même année qu'il est conduit dans l'Anse des Sablettes. Deux des huit obus de 240 mm à la mélinite, tirés sur lui depuis la batterie de Peyras l'atteignent, et mettent fin à sa courte carrière.

L'épave repose dans l'Ouest de la pointe de Marégau par 26 mètres sur un fond de sable coquillier, la proue orientée vers le Nord-Ouest. Un herbier de posidonies s'étend dans l'Ouest au-delà d'une

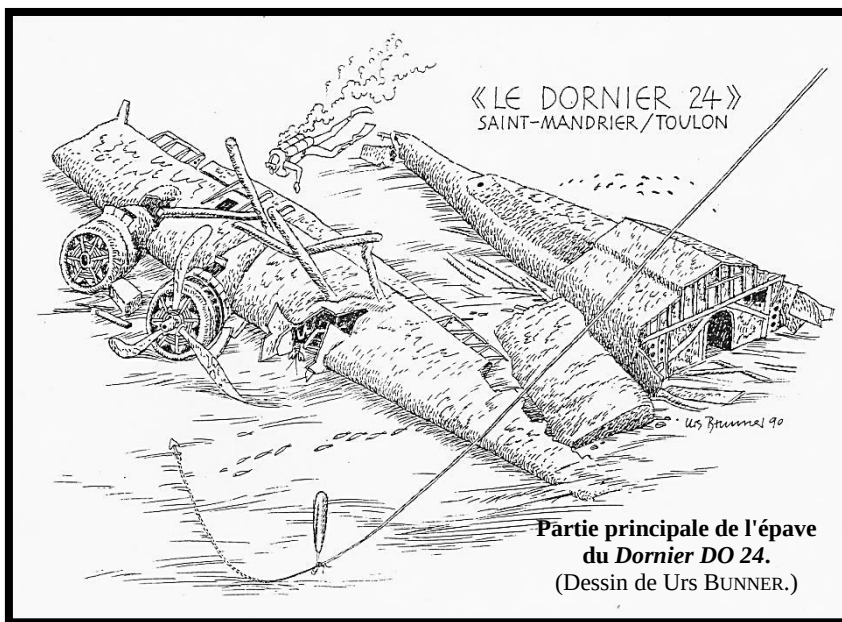


petite barre rocheuse Nord/Sud à une trentaine de mètres de l'étrave. Il gît légèrement incliné vers tribord et a eu la possibilité de s'enfouir dans sa partie arrière. La partie avant est extrêmement délabrée, certainement à cause de l'impact qui a coulé le navire. Il subsiste quatre bossoirs, deux sur bâbord et deux sur tribord.

LE DORNIER DO 24

C'était un hydravion de conception et de réalisation hollandaise qui effectua son premier vol le 3 juillet 1937. Monoplan entièrement métallique, il était pourvu d'une aile haubanée supportant trois propulseurs et d'un empennage bi dérive. Il fut très largement utilisé durant le second conflit mondial.

Equipé de trois moteurs BMW Bramo 323 R-2 en étoile de 1000 CV, il pouvait atteindre 340 km/h à 3000 m d'altitude, mais pouvait évoluer jusqu'à 5900 m. D'un poids à vide de 9200 kg, il supportait une charge équivalente à son poids. Avec sa longueur de 22 m pour une envergure de 27 m et une hauteur de 5,75 m, il était initialement armé de deux mitrailleuses MG15 de 7,92 mm dans les postes de tir avant et arrière et d'un canon MG 151 de 20 mm dans une tourelle dorsale à commande électrique. Quand les troupes allemandes envahirent la Hollande, en 1940, elles s'emparèrent d'un très grand nombre de ces appareils qu'elles utilisèrent pour des missions de sauvetage envers leurs avions perdus en mer.



Quand les troupes allemandes envahirent la Hollande, en 1940, elles s'emparèrent d'un très grand nombre de ces appareils qu'elles utilisèrent pour des missions de sauvetage envers leurs avions perdus en mer.

Entre 1942 et août 1944, la SNCA du Nord réalisa dans ses ateliers de Sartrouville 48 exemplaires du DO 24 T pour le compte de la Luftwaffe. A la Libération, 40 de ces appareils furent réquisitionnés par l'aéronavale française.

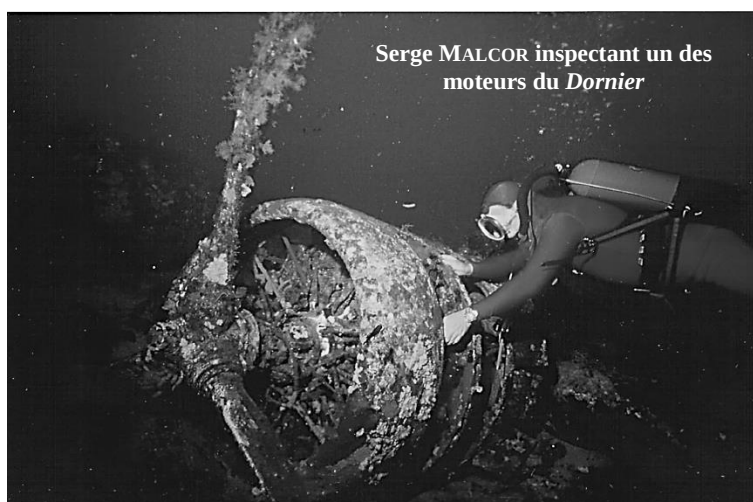
Le 5 décembre 1944, fut créée la flottille 9F, basée à Saint-Mandrier, destinée à voler sur *Dornier*. Le 1^{er} janvier 1946, la 9F devenait la 30S (escadrille de sauvetage). Les *Dornier* seront ensuite répartis dans la 20S et la 30S et resteront en service jusqu'au 15 janvier 1952, date de dissolution de ces escadrilles. Les derniers exemplaires en état de vol furent versés à l'escadrille d'entraînement au pilotage des hydravions, dont la base était Karouba (près de Bizerte, Tunisie). Ce sera en septembre 1953 que l'on cédera nos derniers DO 24 à l'Espagne, où certains serviront pour le sauvetage en mer jusqu'en août 1971, date où le dernier *Dornier DO 24* fut ramené de Puerto Pollensa (Espagne) au lac de Constance, en Allemagne, par voie aérienne, pour sa conservation au Musée de l'Air.

Le 20 décembre 1945, au cours d'un exercice devant la plage des Sablettes, l'hydravion piloté par l'enseigne de vaisseau de 1^{re} classe BENEYTON s'abîma en mer. A son bord figuraient également le maître CARROF, second pilote, le mécanicien de bord CAMUS, l'enseigne de vaisseau GUINARD, navigateur d'un autre pilote, le premier maître HAMON et le radio PORTRAIT.

Le *Dornier* avait été plaqué sur la mer par le mistral qui soufflait avec violence ce jour-là. Seul le radio PORTRAIT qui se trouvait à l'arrière de l'appareil au moment du choc eut la vie sauve.

L'épave ne fut trouvée, par 42 m de fond, que deux mois plus tard à la suite de multiples recherches. Cette mission d'expertise qui fut confiée au GERS (Groupe d'Étude et de Recherches Sous-marine) naissant. Retardés par le mauvais temps, les dragages à l'aide d'une boucle de câble

d'acier mirent un certain temps à localiser l'épave. Les câbles métalliques entremêlés jonchant les fonds environnant semblent confirmer l'hypothèse de nombreuses tentatives infructueuses.



Serge MALCOR inspectant un des moteurs du Dornier

L'ARROYO

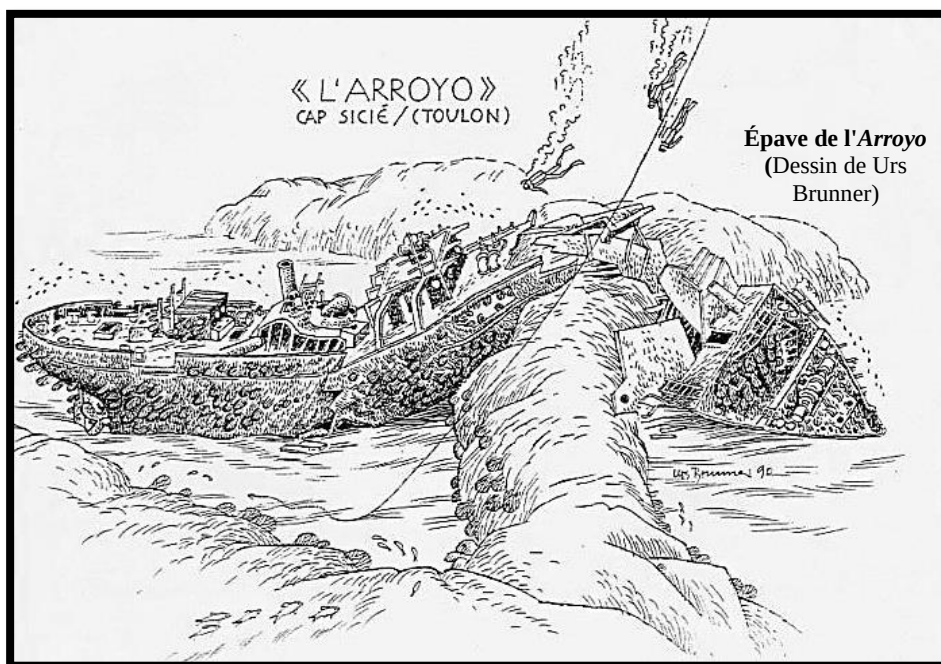
Ce navire lancé en 1921 était un navire dit "de servitude" de la Marine française dont les deux grandes citernes remplies d'eau potable allaient alimenter les autres navires ainsi que les troupes embarquées. D'une longueur hors tout de 55 m, il avait une jauge de 685 tonneaux et était propulsé par un moteur à vapeur de 875 CV qui lui permettait d'atteindre 10,5 nœuds. Son armement se composait d'un canon de 47.

La carrière de l'Arroyo (du nom d'un petit chenal reliant deux cours d'eau) le conduisit en Indochine en 1922. Il fut ensuite au train d'escadre de Toulon à partir de 1923 et y demeura jusqu'au 31 mai 1951 où il fut désarmé.

La marine décida de le couler pour en faire un navire d'exercice pour les plongeurs du GERS de la Marine nationale.

Le 18 août 1953, l'Arroyo est remorqué à proximité des rochers des Deux Frères. Le lieu du naufrage avait été choisi par le ministère de la Marine et ce fut le commandant Philippe TAILLIEZ qui dirigea l'opération. Une charge de 20 kilos de dynamite dans la citerne extrême avant, une autre dans la citerne avant et une autre de 40 kilos dans la salle des machines étaient censées suffire. La déflagration fut très violente et détruisit une partie de la coque sans toutefois précipiter immédiatement le navire par le fond. D'après les calculs et les prévisions,

l'épave aurait dû se poser sur une zone sableuse par 36 m de fond mais avec l'aide d'un courant sensible portant vers l'Ouest la proue se posa sur une barre rocheuse culminant à 28 m.



LA LOTTE

Cette vedette d'origine allemande, d'une longueur de 17 m récupérée par la Marine française à la fin de la Seconde Guerre mondiale, fut utilisée pendant des années au sein de l'école des sca-phandriers aussi bien au niveau de l'arsenal maritime de Toulon qu'à la BAN de Saint-Mandrier.

Elle fut ensuite coulée volontairement à proximité des Deux Frères sur des fonds avoisinants

les 30 m pour être utilisée à l'entraînement des plongeurs de la Marine.

Selon les exercices envisagés, elle fut victime de nombreux renflouements et par conséquent changeait fréquemment de place. Du temps de sa splendeur elle fut aperçue au décrochement situé sur le tribord arrière de l'Arroyo par 38 m avec l'étrave dépassant sur le tombant de grandes gorgones qui descend jusqu'à 50 m (le balcon de l'Arroyo).

Vers 1975 elle séjourna d'une manière plus régulière à l'extrémité Nord de "l'accoudoir de l'Arroyo" sur un fond de sable coquillier, par 26/28 m.

Ce ne fut qu'au début des années 90 qu'elle disparut totalement sur les relevés et les cahiers d'enseignures des clubs de plongée locaux.

Au cours de prospections nous en retrouvâmes quelques superstructures par 16 m de fond entre la Chaînette et le cap Sicié. Il s'agissait d'un amas de tôles parmi lesquelles il était encore possible de distinguer le toit de la cabine et trois marches de l'escalier qui montait vers le poste de pilotage.



LE B 26 MARAUDEUR DU CAP SICIÉ

Découvert le 5 août 1979 par Serge MALCOR

Au large du cap Vieux, alors que j'évoluais au-dessus des mattes à l'affût de tous les indices qu'auraient pu emprisonner les rhizomes, les éclats métalliques d'un banc de sars attira mon attention.

Bien blotties dans un creux du substrat, de grandes feuilles d'aluminium presque entassées les unes sur les autres se chevauchaient grossièrement laissant entre elles des vides plus sombres où effectivement des sars avaient élu domicile. Bien que rien ne puisse véritablement rappeler un morceau d'avion, les dimensions de cette trouvaille ainsi que les bordures des tôles plus ou moins galbées laissaient penser aux éléments d'un empennage écroulé sur lui-même, façon château de cartes.

Nous y retrouverons au cours d'une des plongées suivantes les articulations attribuées à un des volets directionnels de la partie arrière d'un avion. Des caisses de munitions encore pleines de balles de 12,7 mm montées sur des rubans métalliques jonchaient la matte et l'éclat de l'acier inox animait le site de froids reflets. Une blennie avait établi sa demeure sous une de ces caisses où un poulpe trouvait spirituel de côtoyer intimement ces balles en chapelets. Quelques rascasses facétieuses, dressés sur leurs nageoires, semblaient à la fête sur l'inox toujours flamboyant des caisses.

A une dizaine de mètres dans le Sud de ces débris d'empennage s'arrêtait brusquement la matte. Ça provoquait une sorte de cassure d'environ un mètre dans le relief. Apparemment les posidonies n'arrivaient pas à conquérir des profondeurs supérieures, certainement en raison de la turbidité de l'eau liée aux courants qui souvent sont assez sensibles et surtout chargés en matière organique.

Dans le Sud, la vase s'étendait à perte de vue, mais en longeant la frontière des posidonies nous rencontrâmes deux paires de mitrailleuses jumelées encore garnies de fragments de verrière en Plexiglas. Grâce à l'implantation de leurs fixations il fut très facile de différencier le couple de mitrailleuses de queue et celui situé dans la tourelle dorsale. Les munitions, toujours engagées dans les armes semblaient prêtes à reprendre du service.

De l'Ouest vers l'Est, vers les 44 mètres, à très peu de distance les uns des autres, nous pûmes trouver un élément assez épais ressemblant à l'embase d'une aile, un moteur avec son hélice à quatre pales qui, au fil des années, s'était décoré de nombreux lambeaux de filets de pêche.

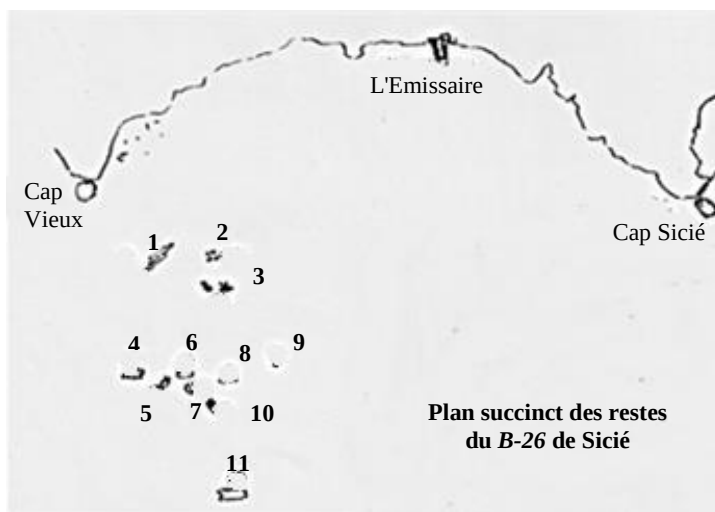
Un second fragment d'aile à la section plus fine, un second moteur avec son hélice hérissée également de morceaux de filets, un troisième morceau d'aile qui malgré sa partie envasée se révéla être la partie arrondie d'une extrémité.

Un peu plus dans l'Est, émergeant de la vase, un imposant cadre métallique contenant des bobinages électriques en porcelaine faisait penser à la radio du bord. Légèrement plus au Sud, à une profondeur de 48 mètres, se trouvait une partie du train d'atterrissage avec sa roue et son pneu toujours gonflé.

Il fallut ensuite descendre jusqu'à une profondeur de cinquante-six mètres pour trouver un gros fragment d'aile présentant de nombreuses similitudes avec l'emplature d'aile décrite plus haut (probablement l'emplature de l'autre aile?).



- 1 fragment d'empennage.
- 2 caisses de munitions de 12,7 mm.
- 3 mitrailleuses jumelées.
- 4 fragment d'aile (embase?.)
- 5 moteur Ouest.
- 6 fragment d'aile.
- 7 moteur Est.
- 8 fragment d'aile (extrémité Est envasée).
- 9 cadre métallique contenant des bobinages électriques en porcelaine.
- 10 roue avec pneu et une partie du train d'atterrissage.
- 11 fragment d'aile par 56 m.



Ouvrage de l'auteur sur le thème de sa conférence :

MALCOR S. 2013. *Sicié au-delà du miroir*, 358 p.

Autres ouvrages de l'auteur :

MALCOR S. 2004. *Sicié, au cœur du massif* - Histoire et Terroir, Parpaillon Editeur, 231 p.

MALCOR S. 2007. *Les maux des mots*. 447 p.

MALCOR S. 2007. *La mer et les filles*. 429 p.

MALCOR S. 2008. *Sicié, Nostro Coualo* - Exploration du massif - Légendes, contes, histoires vraies, 404 p.

MALCOR S. 2011. *Les petites histoires de Sicié*. 436 p.



En ce samedi 18 janvier 2014, malgré un temps épouvantable, les Amis de la Seyne Ancienne et moderne se sont réunis nombreux autour de la galette des Rois.



Poésie au pays de Jean Aicard

Nous avons le plaisir de vous annoncer qu'un concours de poésie est organisé par l'Association des Amis de Jean Aicard, du 1^{er} mars au 31 août 2014, sur le thème :

"La morale laïque d'Hier à Aujourd'hui".

Pour toutes informations :

Tél : 04 94 33 72 02

Site internet : www.amisdejeanaicard.free.fr

Musée Jean Aicard, rue Jules Ferry, 83210, Solliès-Ville.

Bonne chance à toutes et à tous.

QUESTION/REPONSE SUR L'HISTOIRE DE LA SEYNE

Jean-Claude AUTRAN

Depuis de nombreuses années, les historiens locaux et les visiteurs du cimetière sont intrigués par une inscription sur le monument du Souvenir Français de La Seyne : *"Ci gisent sept victimes de l'explosion qui a eu lieu à l'école de Pyrotechnie le 23 décembre 1969"*.

En effet, personne n'a conservé le souvenir de cette explosion et, même les spécialistes des accidents et explosions dans la région de Toulon (Voir l'ouvrage du capitaine Albert MEUVRET, *Explosions à Toulon*, 2007) n'ont pu en retrouver les détails dans les archives ou la presse locale.

Et pour cause, l'inscription est erronée. L'explosion a eu lieu en 1869 et non en 1969 !



C'est un chapitre sur *"Le cimetière de La Seyne-sur-Mer"* (Regard sur deux terroirs : La Seyne et Saint-Mandrier, sous la direction d'Henri Ribot (2012), Cahier du Patrimoine Ouest Varois, n° 14, pp. 551-558) qui nous a mis sur la voie. Il y est écrit : *"Le Monument aux Morts (allée 35 nord) : ce caveau surmonté d'un obélisque est installé dans une concession offerte par la municipalité en 1877 aux sept victimes de l'explosion de l'École de Pyrotechnie en décembre 1869"*.

Il est à noter qu'une première erreur, relevée par madame Marie DAVIN, à savoir le mois de l'explosion du cuirassé *"Liberté"*, a été corrigée après l'intervention de monsieur Jean-Claude AUTRAN. (cf. *Filet du pêcheur* n° 124-125, page 27).

Et, en consultant l'état-civil de La Seyne à la date du 24 décembre 1869 à La Seyne, on retrouve les avis de décès des sept malheureux artificiers ou canonniers :

- DANET Léopold Jean Marie, 27 ans, né à Locminé (Morbihan)
- DORIGNY Jules, 25 ans, né à Braux (Ardennes)
- HOUTELLER Jean Eugène 23 ans, né à Saint-Mars-sur-Colmont (Mayenne)
- LE MOAL Jean François, 23 ans, né à Crozon (Finistère)
- MONIER Célestin Camille, 22 ans, né à La Salles (Hautes-Alpes)
- OLLIVIER Jean Louis, 28 ans, né à Coatacorn (Côtes du Nord)
- VIEL Théodore Louis Napoléon, 22 ans, né à Rouen (Seine-Inférieure)

En feuilletant la presse de l'époque, plus précisément *Le Toulonnais* (le seul journal de l'année 1869 actuellement accessible en ligne sur le site des A.D. du Var), à la date du 25 décembre 1869 on trouve effectivement l'article suivant :

CHRONIQUE LOCALE.

**TERRIBLE ACCIDENT A L'ECOLE DE PYRO-
TECHNIE. — NEUF MORTS.**

Jeudi, 23 décembre, à 3 heures 1/2 de l'après-midi, à la suite d'une détonation formidable qui venait de se produire vers le fond du golfe de la Seyne, un sentiment de malaise inexprimable s'est manifesté dans toutes les classes de notre population. La commotion avait été si violente qu'on l'avait parfaitement ressentie en ville, à une distance de près de 5 kilomètres ; on a en quelque sorte pressenti une catastrophe qui n'était que trop réelle : c'était un des ateliers de l'Ecole de pyrotechnie qui venait de sauter, en faisant de nombreuses victimes.

A 5 heures du soir les premiers détails du sinistre devenaient alarmants. Les dépêches électriques parvenues à l'autorité maritime, étaient d'un liconisme effrayant :

*Horrible catastrophe, des hommes tués et blessés !
Telle était la teneur de la première dépêche.*

Ce n'est que dans le courant de la soirée que l'on a pu connaître et apprécier toute l'étendue du désastre, dont on ne peut pas encore deviner la cause.

A 7 heures du soir on avait retrouvé six cadavres carbonisés, et une tête sans corps, qui avait été lancée à la mer, à une distance de 150 mètres.

Le lendemain matin on a retrouvé deux autres cadavres, ce qui porterait à 9 le nombre des victimes.

D'après les déclarations d'un sous-officier d'artillerie, qui, étant sorti pour aller se laver les mains sur la plage, à seul échappé à la catastrophe, il y avait dans cet atelier, spécialement affecté à la fabrication des torpilles : 1 chef artificier, 2 artificiers et 6 quartiers-maîtres marins. La salle de préparation contenait 6 torpilles et, en dehors de la porte d'entrée, se trouvaient plusieurs bombes contenant chacune 130 kilos de poudre.

Comment le feu a-t-il pris ? voilà le mystère ! Le simple bon sens porte à croire que c'est par l'effet d'une torpille, et cependant la version la plus accréditée, attribue le sinistre à la combustion spontanée d'une bombe.

L'enquête éclaircira peut-être quelque chose, mais on en sera sans doute réduit, comme toujours, à des suppositions, car il n'est pas resté un seul être vivant, parmi ceux qui auraient pu expliquer la véritable cause de cet affreux sinistre.

Les funérailles des victimes de la catastrophe de l'Ecole de pyrotechnie, ont eu lieu à la Seyne, hier, mercredi, à 2 heures de l'après-midi.

Cette cérémonie funèbre avait attiré une foule énorme. — *Demaux.*

Il est regrettable que la pierre tombale comporte une telle erreur de date (100 ans) ainsi que plusieurs erreurs dans l'orthographe des victimes : DORIGNY (et non BORIGNY), DANET (et non BANET), MONIER (et non MONNIER). (Nous avons d'ailleurs écrit au Président du Souvenir Français de La Seyne pour que ces différentes erreurs soient corrigées).

Le nombre exact des victimes n'est pas clarifié non plus. L'article de journal parle de deux autres corps retrouvés le lendemain, ce qui porterait le total à neuf. Mais nous n'avons retrouvé que sept actes de décès, correspondant à ceux des victimes dont les noms sont inscrits sur le caveau du Souvenir Français.

LE COIN DES GOURMETS

Magdeleine **BLANC**



UNE NOUVELLE SORTE DE GRATIN

5 grosses pommes de terre, 300 g de crème, champignons : 150 g de girolles, 150 g de cèpes ou autres champignons au choix de forêts, sel, poivre.



Cuire les pommes de terre à l'eau pendant 20 mn, les éplucher refroidies et les couper en rondelles pas trop minces.

Mettre les champignons à rissoler à la poêle, une fois cuits les mixer.

Etaler les rondelles de pommes de terre dans un plat à gratin, les recouvrir de crème fraîche, les assaisonner comme pour un gratin dauphinois, recouvrir avec le jus des champignons, mettre à gratiner.



OMELETTE DE CHIPS

Une recette surprenante et originale pour les gens pressés.

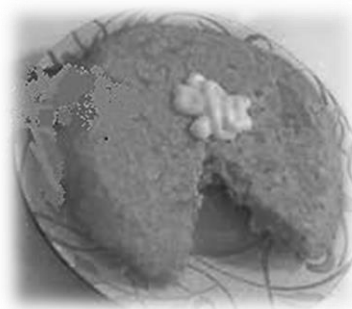
4 œufs, ½ sachet de chips,

Battre les œufs, les saler légèrement.

Mettre à chauffer du beurre ou de l'huile dans une poêle.

Ajouter les chips aux œufs battus, mélanger légèrement, mettre le tout dans la poêle beurrée ou huilée chaude, bien faire saisir des deux côtés et ...déguster.

Notons que les omelettes de frites existent depuis longtemps, mais cela demande plus de temps de préparation.



FRIANDISES DE SAISON

Crêpes bretonnes : Filet n° 84.

Oreillettes provençales : Filet n° 115.

Marie **ROUANET**, qui nous a autorisés à utiliser ses recettes publiées dans son livre "Petit Traité romanesque de cuisine" Ed. Payot et Rivages, nous signale les oreillettes de l'Hérault différentes des nôtres.

1 kg de fleur de farine, 1 orange et 4 citrons non traités, 6 œufs entiers, 250 g de beurre, 1 pincée de sel, assez d'huile pour cuire tout cela en changeant 2 ou 3 fois de bain, 1 panier évasé car l'oreillette est fragile.

Ainsi, la recette est différente des oreillettes provençales, et ressemble davantage à des beignets pour lesquels on a ajouté à la pâte 2 cuillerées de rhum.

DETENTE

André BLANC

MOTS CROISES 130

Horizontalement – **I** - Sans trop de détails. – **II** - Très, très étonnée. Indien du Nouveau-Mexique. – **III** - Grosse formation nuageuse. Instruments du chef d'orchestre (*un à la fois*) – **IV** - Chevelure épaisse. Radium. – **V** - Port de Madagascar (*Côte S.O.*). Septième planète solaire. – **VI** - Une des deux coordonnées terrestres (*abréviation*). – **VII** - Effrayées. Officier de David qui convoita sa femme. – **VIII** - Bruit à éviter en bonne compagnie. Ici. – **IX** - Entière. Peuvent être comptés, grands, de loup. – **X** - Représentation des solides par leurs projections. – **XI** - Peintre et dessinateur français, illustrateur des *Fables* de La Fontaine. – **XII** - Initiales de la République. Pronom personnel. Oiseau parleur. – **XIII** - Terminaison d'infinitif. Invertébré de forme allongée. Départ d'une série.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
I													
II													
III													
IV													
V													
VI													
VII													
VIII													
IX													
X													
XI													
XII													
XIII													

Verticalement – **1** - Rendre un espace protégé. – **2** - Pic du Kilimandjaro. Souvent précédé de souverain. – **3** - Récoltés. – **4** - Protection au Moyen-Age. Longues durées. – **5** - Romaines. Maladie causée par un traitement. – **6** - Mathématicien écossais (*logarithmes*). Début de capitale européenne. – **7** - Cité légendaire. Garnie de livres. – **8** - Qualifie parfois des esprits. Consonnes de l'érot. – **9** - Mèche. Etat du Brésil. – **10** - Peut causer un grand mal de tête. Refuge marin. – **11** - Sert aux projections. Palmée de Madagascar. – **12** - Dans "niche" en désordre. – **13** - Contrôles. Crochets.

REPONSE AUX MOTS CROISES DU N° 129

SUDOKU

	3	8	4	9		2		
					6	4		8
			3				7	9
7		2		4				3
		1	7		2	6		
8				5		9		7
1	2				4			
4		5	8					
		7		3	5	1	4	

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
I	C	A	T	A	S	T	R	O	P	H	E	S	
II	A	U	R	I	G	E		R	A	I	S	I	N
III	C		I		D	L	T		R		T		E
IV	O	R	A	N	G	E	R	I	E	S		R	E
V	P		N	E		C	O	R		E	P	I	S
VI	H	E	G	E	M	O	N	I	Q	U	E	S	
VII	O	P	U	S		M	E	S	U	R	A	I	S
VIII	N	I	L		F				E	A	U		I
IX	I	S	A	B	E	L	L	E		T	X	A	E
X	Q		I	R	L	E		L					I
XI	U		R	A	I	N	C	Y		P	O	S	T
XII	E	T	E	I	N	T	E		I		S	E	E
XIII	S	E		E	S		E		R	O	T	E	S

CARNET

Nos joies

- ❖ La naissance de Eléa JAMBEL, le 8 septembre 2013, arrière-petite-fille de M. Et Mme Paul ABBONA.
 - ❖ La naissance de Kamil PONTI, le 3 janvier 2014, petit-fils de M. et Mme Stéphan PONTI.
- Tous nos vœux de bonheur pour les bébés et félicitations aux heureux parents, grands-parents et arrière-grands-parents.

Nos peines

- † Mme Eloïse CASTEL décédée le 11 octobre 2013 à l'âge de 30 ans à Aubignan (Vaucluse). Eloïse est la petite-fille de notre membre des plus fidèles, Thérèse CASTEL et petite-nièce de Antoinette RABATU.
- † Mme Rose OTTA, décédée le 30 janvier 2014. Ses obsèques ont eu lieu le 3 février 2014.
- † M. Robert TABASEON, décédé brutalement le 22 février 2014. Ses obsèques ont eu lieu le 27 février 2014. Nous perdons le reporter de nos sorties. Nous lui témoignons notre profonde reconnaissance.
- † Mme Monique RIGOTTI née MENARDO, décédée le 23 février 2014. Ses obsèques ont eu lieu le 27 février 2014.

Nous renouvelons nos condoléances aux familles éprouvées.

Citons le témoignage de Olivier RIGOTTI, fils de Mme RIGOTTI: *"Je tenais à vous remercier pour votre action et l'attention que vous apportez aux plus anciens en leur apportant mémoires, cultures et sorties patrimoniales et en particulier en rompant leur solitude parfois bien pesante".*

Nous le remercions vivement.

Nous vous prions de bien vouloir nous excuser de certains oublis si tel était le cas, les nouvelles ne nous arrivant pas quelquefois.

LA SEYNE-SUR-MER PENDANT LA GUERRE 1914-1918

Nous continuons la préparation de la commémoration de 1914 à l'occasion des journées du patrimoine de septembre. Une réunion le 11 mars a rassemblé les représentants de plusieurs associations dont la nôtre, des représentants des Archives et de la Maison du Patrimoine, pour poursuivre la réflexion sur les différentes actions projetées et en particulier une exposition de 2 mois à la Maison du Patrimoine. Pour cela, nous lançons un nouvel appel à vous tous, nos sociétaires, pour nous faire connaître documents, lettres, objets,... en votre possession correspondant à la Première Guerre Mondiale à la Seyne et dans les communes environnantes.

Contacts : J. PADOVANI : 0494947413 ; B. ARGOLAS : 0494941891 et J.C. AUTRAN 0494324116.

BULLETIN D'ADHESION ET D'ABONNEMENT 2013-2014

Adhésion à la Société des Amis de la Seyne, sans abonnement au Bulletin :	8 €
Abonnement au Bulletin, "Le Filet du pêcheur":	12 €
Adhésion avec abonnement au Bulletin, membre actif de la Société :	20 €

Montant à verser :

- Soit **de préférence** par chèque à l'ordre de : "**Les Amis de La Seyne Ancienne et Moderne**".
- Soit en espèces, lors des réunions ou conférences.

ATTENTION CHANGEMENT. Le chèque accompagné du bulletin d'adhésion est à adresser à :

Madame Chantal DI SAVINO

Les Bosquet de Fabrégas - n°14, 527 chemin de Mar-Vivo aux deux chênes – 83500 La Seyne-sur-Mer.

NOM.....	Prénoms.....
Adresse.....	
Tél.....	Adresse électronique.....

N.B. L'adhésion couvre la période du 1^{er} octobre au 30 septembre.



**AU LARGE
DU CAP
SICIÉ**

